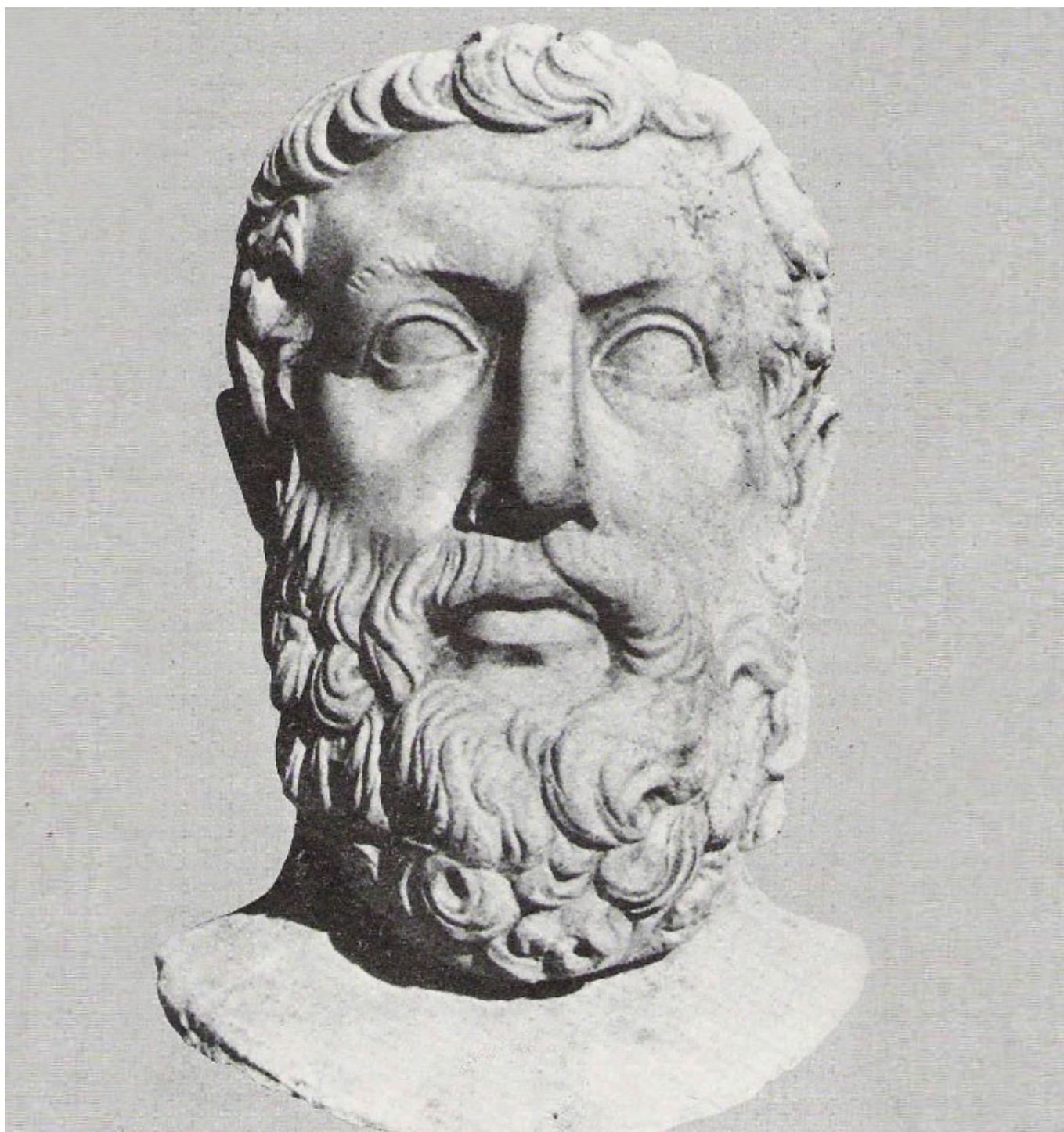


Parménide antinazi



Stéphane Zagdanski

Vous n'avez jamais lu une ligne de Martin Heidegger mais êtes intrigué par le tumulte médiatique autour de son nom ? Vous vous demandez comment celui qu'on dit parfois l'inspirateur – voire le pisse-copie – d'Hitler, peut avoir influencé tant de grands intellectuels français : Lévinas, Blanchot, Sartre, Lacan, Corbin, Beaufret, Foucault, Deleuze, Derrida...? Alors lisez de toute urgence le récent *Parménide* de Heidegger¹. Cette retranscription de cours professés durant le semestre d'hiver 42-43 est la meilleure introduction à l'œuvre du plus grand penseur du XX^{ème} siècle.

Le *Parménide* n'est pas un commentaire exhaustif du chef-d'œuvre présocratique, dont Heidegger écrivait dès 1935, dans son *Introduction à la Métaphysique* : « Ce que nous possédons encore du poème didactique de Parménide tient en un mince cahier, qui bien entendu réduit à rien les prétentions de bibliothèques entières d'ouvrages philosophiques, qui croient à la nécessité de leur existence. » Le *Parménide* est une sorte d'enquête qui, partant du mot *alèthéia*, traduit couramment par « vérité » et que Parménide qualifie de « Déesse », élucide toute l'histoire de la pensée occidentale, passant (dans le désordre chronologique, mais selon l'ordre plus haut de la merveilleuse herméneutique heideggerienne) par Hegel, Schelling, Homère, Hésiode, l'Empire romain, le Christianisme, Platon, Descartes, Kant, Nietzsche, Burckhardt, Spengler, Fichte, Pindare, Sophocle, Hölderlin, Aristote, Héraclite, Herder, Rilke ou Schopenhauer...

Comme toujours chez Heidegger, chaque page, chaque phrase recèle des trésors de méditation. Par exemple toute l'analyse du mythe d'Er et de la métempsychose qui conclut la *République* de Platon, ouvre de nouveaux horizons mentaux sur la question de la mort et de la vie, de l'oubli et de la mémoire, de l'ombre et de la lumière... Lire Heidegger, c'est certes se mesurer

¹ Martin Heidegger, *Parménide*, trad. de l'allemand par Thomas Piel, Gallimard, 288 pages, 24,90 €.

à l'une des pensées les plus profondes et en un sens les plus ardues qui soient, puisqu'il s'agit de penser l'Être (donc la signification du verbe « être ») en le distinguant de ce que Heidegger nomme « l'étant », terme qui désigne ni plus ni moins tout ce qui est (« Un quelconque éléphant, dans une quelconque forêt vierge aux Indes, est aussi bien étant qu'un quelconque processus chimique de combustion sur la planète Mars, ou tout ce qu'on voudra. »). Mais c'est aussi repartir à zéro dans le mot-à-mot de la langue (Heidegger appelle cela « écouter cette parole, pour ainsi dire, dans la fraîcheur des mots »), devenir étranger à ses certitudes les mieux ancrées et, de ce point de vue, se trouver à égalité avec le plus savant des agrégés de philosophie... Voilà pourquoi un poète comme René Char, par exemple, appréciait tant Heidegger, et c'est aussi pour cela, au fond, que les idéologues nazis le haïssaient...

Tel est l'autre intérêt de lire le *Parménide*. L'opposition de Heidegger au régime nazi y éclate à l'air libre. Depuis l'*Introduction à la métaphysique*, en 1935, le philosophe le plus célèbre de l'université de Fribourg s'efforce, notamment par sa relecture inouïe des Grecs et de Nietzsche, de comprendre l'essence du nihilisme. Cela passe, dans le *Parménide*, aussi bien par une critique de la machine à écrire (indispensable à tout totalitarisme) que par une remise en cause de la domination de l'*Imperium* romain (lequel se dit « *Reich* » en allemand), par une réfutation du biologisme chez Spengler et Nietzsche, ou par l'appel à redevenir un peuple de « poètes et de penseurs » tandis le Ministère de la Propagande « proclamait hautement que les Allemands désormais n'avaient plus besoin de “penseurs et de poètes”, mais de “blé et de pétrole” ». Le nazisme, symptôme le plus mortifèrement apparent du nihilisme, n'est que l'avant-coureur de la gestion génocidaire du globe telle qu'elle va proliférer d'Auschwitz au Rwanda. Heidegger, qui s'est par ailleurs compromis avec le parti hitlérien en 1933, le pressent dès 1934. « Le national-socialisme est un principe barbare », écrit-il dans un carnet intime l'année de sa démission du

Rectorat de l'université de Fribourg. C'est à partir de ce moment-là, après plusieurs mois d'égarement et dans une solitude absolue, puisqu'il ne s'est pas résolu à quitter l'Allemagne, que Heidegger adopte ce qu'il nommera plus tard une « résistance spirituelle ». Voici ce que rapportera en 1966 son ancien étudiant Walter Biemel : « Il n'y a pas un cours, un séminaire où j'ai entendu une critique aussi claire du nazisme qu'auprès de Heidegger. Il était d'ailleurs le seul professeur qui ne commençât pas son cours par le 'Heil'Hitler' réglementaire. À plus forte raison, dans les conversations privées, il faisait une si dure critique des nazis que je me rendais compte à quel point il était lucide sur son erreur de 1933. »

Dans l'autre camp, les professeurs nazis se déchaînaient contre lui. Le philosophe Krieck dénonce dans la pensée heideggérienne « un ferment de décomposition et de désagrégation pour le peuple allemand ». Le psychologue Jaensch rapporte à l'office de Rosenberg : « Sa manière de penser est exactement la même que celle de la chicanerie talmudique, de sinistre réputation... La philosophie de Heidegger va même encore beaucoup plus loin dans le sens de la vacuité, de la confusion, de l'obscurité talmudique, que les productions du même genre d'origine *authentiquement* juive... Ce mode de penser talmudique, propre à l'esprit juif, est aussi la raison pour laquelle Heidegger a toujours exercé et continue d'exercer la plus grande force d'attraction sur les Juifs et les demi-Juifs. » Cela parmi des dizaines d'autres injures et calomnies.

Certes, concernant la pensée de Heidegger, vous n'en savez guère plus qu'au début de cet article : rien ne doit vous dispenser de lire le *Parménide* par vous-même. Mais au moins, concernant la question des rapports entre Heidegger et le nazisme, il est désormais inutile de vous faire un dessin...

Stéphane Zagdanski